

Les intellectuels québécois : formation et engagements 1919-1939 de Catherine Pomeyrols, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1996, 537 p.

Lise Quirion

Volume 18, numéro 1, 1999

Symposium : L'américanité du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040163ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040163ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quirion, L. (1999). Compte rendu de [*Les intellectuels québécois : formation et engagements 1919-1939* de Catherine Pomeyrols, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1996, 537 p.] *Politique et Sociétés*, 18(1), 189-192.
<https://doi.org/10.7202/040163ar>

Les intellectuels québécois : formation et engagements 1919-1939

de Catherine Pomeyrols, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1996, 537 p.

Cet ouvrage est consacré à la formation et aux engagements de vingt-trois intellectuels québécois de l'entre-deux-guerres. L'originalité de cette étude réside dans la perspective comparatiste adoptée par l'auteure, et dans l'importante place qu'occupent les idéologies européennes tout au long de l'analyse. En étudiant la formation scolaire et les engagements des intellectuels québécois, l'historienne met en évidence le poids incontestable de la formation donnée dans les collèges classiques. En effet, beaucoup plus qu'un lieu d'enseignement, le collège classique par l'intermédiaire des professeurs, des différentes structures d'encadrement et des mouvements qui s'y créent, constitue une véritable matrice idéologique qui marquera d'une manière presque indélébile les choix et les orientations ultérieurs des individus dont le parcours est étudié dans cet ouvrage.

L'auteure est conférencière à l'Université de Nantes et membre du groupe de recherche sur l'histoire des intellectuels (IHTP, CNRS, Paris). Elle est également secrétaire de l'association Histoire au Présent et éditrice de la revue *Sources*. Elle poursuit des recherches sur les représentations de la nation et les élites intellectuelles.

L'ouvrage comprend cinq chapitres. Dans les deux premiers chapitres, l'auteure présente un survol historiographique des idées dans une perspective où le cas du Québec est mis en parallèle avec son pendant européen. Les troisième et quatrième chapitres, qui constituent le corps de l'ouvrage, sont consacrés respectivement à la formation scolaire et à la formation idéologique. Enfin, dans le cinquième chapitre, l'auteure passe en revue les engagements du groupe étudié.

Deux points ressortent du bilan historiographique dressé dans cet ouvrage. Ces deux points, qui constituent les premiers jalons de la thèse défendue par l'auteure, sont liés, puisqu'ils concernent la formation dispensée dans les collèges classiques. Un premier point concerne l'historiographie dominante de l'entre-deux-guerres, qui conditionne les collèges classiques. Celle-ci fut fortement influencée idéologiquement par les travaux des théoriciens de la psychologie des peuples, par l'Action française et ses réseaux. L'historiographie de l'entre-deux-guerres se présente ainsi comme un prolongement des courants idéologiques du XIX^e siècle. Parallèlement à cela,

l'auteure souligne l'importance de l'arrivée de prêtres français dans le système scolaire québécois. En effet, au tournant du siècle et dans les deux décennies qui vont suivre, quelque deux mille religieux français chassés par les mesures combistes arrivent au Québec. Un bon nombre d'entre eux s'insèrent dans le système scolaire avec un bagage idéologique antirépublicain qui pèsera lourd dans la formation qu'ils donneront. L'analyse fait ressortir l'impact de ces deux données sur la formation et les engagements des intellectuels québécois.

La définition « large » de l'intellectuel, adoptée dans cet ouvrage, fait la synthèse de celles qu'ont proposées Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, deux historiens français, spécialistes de l'histoire des idées. Comme on le sait, cette définition reste marquée par ses origines françaises. Toutefois, l'intellectuel n'est pas une spécialité française, il faut plutôt parler d'un modèle français. Ainsi, l'intellectuel est un homme de culture qui est placé dans la situation d'un homme du politique. Il intervient en théorie ou en pratique dans les débats civiques. Cette définition implique que l'intellectuel se reconnaît plus à ce qu'il fait qu'à ce qu'il est et qu'il propose à ses contemporains un choix de société. Cette définition établie, l'auteure ne retient que les intellectuels ayant reçu leur formation dans les décennies 1920 et 1930. Ainsi, des hommes tels que Lionel Groulx, Henri Bourassa, Georges Pelletier sont absents, puisqu'ils appartenaient à la génération précédente. Toutefois, même s'ils sont exclus du groupe étudié, l'auteure s'y référera souvent (surtout dans le cas de Groulx) dans le but « d'étudier les généalogies d'influence ». Enfin, l'historienne a retenu ceux qui intervenaient le plus dans le débat public, même si ce n'était pas à titre professionnel. Ce critère, il va sans dire, est beaucoup plus aléatoire pour quiconque a même une mince connaissance de l'état de la recherche dans ce domaine. Mais voilà, l'historien n'est-il pas un peu toujours à la merci de ses prédécesseurs? L'historienne l'a très bien compris: « Les membres du groupe (...) sont la partie la plus visible d'un iceberg qui reste encore à découvrir (...) certains n'ont pas été retenus parce que moins "visibles" » (p. 55). L'étude porte donc sur vingt-trois intellectuels qui, pour la plupart, peuvent être associés au nationalisme canadien-français caractéristique de l'entre-deux-guerres. Parmi les plus connus, on retrouve François-Albert Angers, Victor Barbeau, Jean Bruchési, Roger Duhamel, Gustave Lamarche, André Laurendeau et Esdras Minville.

Sans contredit, l'intérêt de cet ouvrage réside dans les troisième et quatrième chapitres consacrés à la formation scolaire et idéologique. Le troisième chapitre révèle l'importance des éléments français dans l'enseignement des collèges classiques. La démonstration met en évidence les différents relais (plans de cours, sujets proposés au baccalauréat, épreuves de prix, tri des lectures, etc.) par lesquels transite la culture française, relais qui sont rarement neutres. De même, l'auteure fait ressortir le poids de l'enseignement de l'histoire transmis à travers la thèse groulxienne. Un enseignement centré sur l'étude des grands personnages de la Nouvelle-France où, il va sans dire, les points de vue religieux et national étaient fort prégnants.

Parallèlement à cela, ce chapitre révèle aussi la place non moins importante du thomisme, moule dans lequel ces jeunes intellectuels découvrent la philosophie. Le tableau dressé dans ce chapitre est sans équivoque. La formation donnée dans les collèges classiques, en l'occurrence, celle qu'ont reçue les intellectuels étudiés par C. Pomeyrols, faisait une grande place à la culture française, mais pas à n'importe laquelle ; on s'en tenait à une culture parfaitement contrôlée et filtrée, aussi bien dans le contenu des programmes que dans les modalités d'apprentissage. Ce filtrage se faisait par deux médiateurs principaux : les livres et les professeurs. Ainsi, comme le souligne si justement l'auteure, même si les intellectuels québécois de l'entre-deux-guerres ont eu accès aux œuvres et aux auteurs contemporains, ce n'est pas une garantie de progressisme, surtout lorsque la modernité était celle de Léon Daudet ou de l'Action française.

Au quatrième chapitre, l'historienne fait une étude des différentes structures de sociabilité. Elle s'attarde à l'influence du milieu familial et à la formation élargie des collèges classiques. En effet, le collège classique permettait, et même favorisait, la constitution de diverses associations qui ont joué un rôle capital dans la formation idéologique des intellectuels. En général, ces associations étaient l'occasion d'une première prise de parole dans les débats de société et une des premières formes de participation à la vie publique. L'auteure passe ainsi en revue la formation de diverses associations et mouvements de jeunesse de l'entre-deux-guerres. De même, la création d'un bon nombre de périodiques, caractéristique du bouillonnement d'idées des années 1930, y est longuement scrutée.

Le cinquième chapitre, qui porte sur les engagements, constitue, à notre avis, la partie faible de cet ouvrage. Il s'agit d'une sorte de chapitre fourre-tout où l'auteure aborde « une série de thèmes transversaux, qui concernent le Québec comme le reste du monde occidental » (p. 335). Les thèmes traités sont incontestablement pertinents. Toutefois, l'analyse y est à plusieurs endroits déficiente ou menée de façon superficielle, si bien que le lecteur cherche vainement un fil conducteur. Bref, la lecture du cinquième chapitre nous laisse sur notre faim. Nous croyons qu'un choix de thèmes plus réduit aurait permis d'apporter quelques éléments de réponses, qui sont absents de ce chapitre.

Il y aurait beaucoup à dire de cet ouvrage, mais nous nous limiterons à quelques points que nous jugeons essentiels. D'une part, l'échantillonnage (vingt-trois noms) était peut-être un peu ambitieux. Il en résulte que l'itinéraire des intellectuels étudiés est, dans plusieurs cas, exploré partiellement. Par le fait même, l'auteure en est souvent réduite à émettre des généralités qui sont à certains endroits loin d'être évidentes. D'autre part, on peut lui reprocher d'avoir mis trop insisté sur certains noms (celui d'André Laurendeau, par exemple), tandis que d'autres n'apparaissent que sporadiquement au fil de l'ouvrage. Enfin, on peut également remettre en question l'usage de la thèse d'Esther Delisle fait avec une absence totale de critique. Même si l'ouvrage de C. Pomeyrols n'apporte pas que des nouveautés, il peut être considéré comme une contribution intéressante à l'avancement de

l'histoire des idées et une référence incontournable pour quiconque s'intéresse à ce domaine.

Lise Quirion

Université du Québec à Montréal